

des mendians. Il ne faut pas s'y tromper ; faire l'aumône, ce n'est le plus souvent qu'entretenir l'oïveté, vice punissable dans toute société ; c'est détourner en faveur de gens volontairement inutiles & à charge, des secours dûs à des infortunés, que le manque de santé, ou le poids de la vieillesse accable. Mais secourir ceux à qui il ne reste pour tout bien que la vie & la vie devenuë pour eux un malheur de plus ; qui ne sçavent aucun métier, & qui ne demandent qu'à mériter qu'on les fasse vivre ; les sauver, dis-je, de la faim ou de la mendicité, en leur donnant les moyens de s'occuper d'un commerce utile ; c'est le plus digne usage qu'on puisse faire de la raison & de la bonté du cœur.

Ce morceau où la raison parle si nettement, fait sentir l'importance & les avantages de ce beau système ; mais l'Auteur ne dissimule pas les inconvéniens qui peuvent s'y rencontrer, & il examine dans sa seconde Lettre comment il seroit possible de les prévenir.

C'est une réflexion humiliante pour l'humanité, qu'on ne puisse faire du bien aux hommes sans s'exposer à des abus. L'espérance du bienfait reveille l'intrigue & l'artifice ; le bienfait même n'est souvent payé que d'ingratitude. Dans le plan de bienfaisance que propose l'Auteur, & qu'il paroît avoir exécuté lui-même, il faut d'abord sçavoir se défendre d'une certaine facilité mal-entenduë, qu'on honore du nom de pitié, & qui cède aux plaintes, aux pleurs, aux cris, sans examiner si c'est prestige ou réalité.

Ce principe ne combat point la pensée d'un des plus grands hommes qui ayentj amais existé.*

II

* St. Jean Chrysostôme.